

Cette ode est, je le répète, le pas le plus extrême que M. de Laprade ait fait dans ces fausses voies du panthéisme ; il faut l'en blâmer ; mais il faut le louer aussi d'avoir su s'arrêter à temps, d'avoir eu le courage de résister au courant, et de le remonter. Pan est, après tout, si j'ai bien saisi le sens du mythe antique, le symbole de la vie matérielle dans l'univers. Or, chez M. de Laprade, le matérialisme, s'il fait effort pour pénétrer, ne parvient du moins jamais à dominer : toujours l'idée spiritualiste, victorieuse d'une éclipse passagère, perce et se révèle par quelque coin lumineux ; et toujours, au moment où l'accent des idées inférieures semble nous préparer à une chute définitive, un coup d'aile relève le poète, et avec lui le lecteur, dans la sérénité des sphères immatérielles.

Je n'étonnerai assurément personne en disant que, même dans ces pièces répréhensibles au point de vue que j'ai indiqué, la beauté de la forme et la perfection du vers restent les mêmes : ni faiblesses, ni négligences, ni dissipations du talent. Le penseur s'égare un peu ; le poète reste. Mais il est d'autres morceaux du recueil que je dois signaler d'une manière particulière pour la grâce et l'harmonie qui les distinguent : *La chanson de l'alouette*, *Sunium*, *Au printemps* : ces pièces et d'autres encore, s'il existait une anthologie française, en formeraient les plus belles fleurs, et suffiraient pour y assigner à M. de Laprade le premier rang.

Cependant, tout en admirant, je m'affligeais de remarquer chez notre poète l'absence prolongée du sentiment. Sa poésie est forte, puissante, gracieuse ; c'est la pureté des lignes, la beauté suave et sévère des belles têtes du Parthénon ; mais, sauf une note exquise dans l'ode : *Sur la montagne*, il y manquait, à mon avis, ce divin frissonnement de la lyre qui vient du cœur, qui émeut et passionne, et arrache les larmes ; le dirai-je aussi?..... je le dirai bien